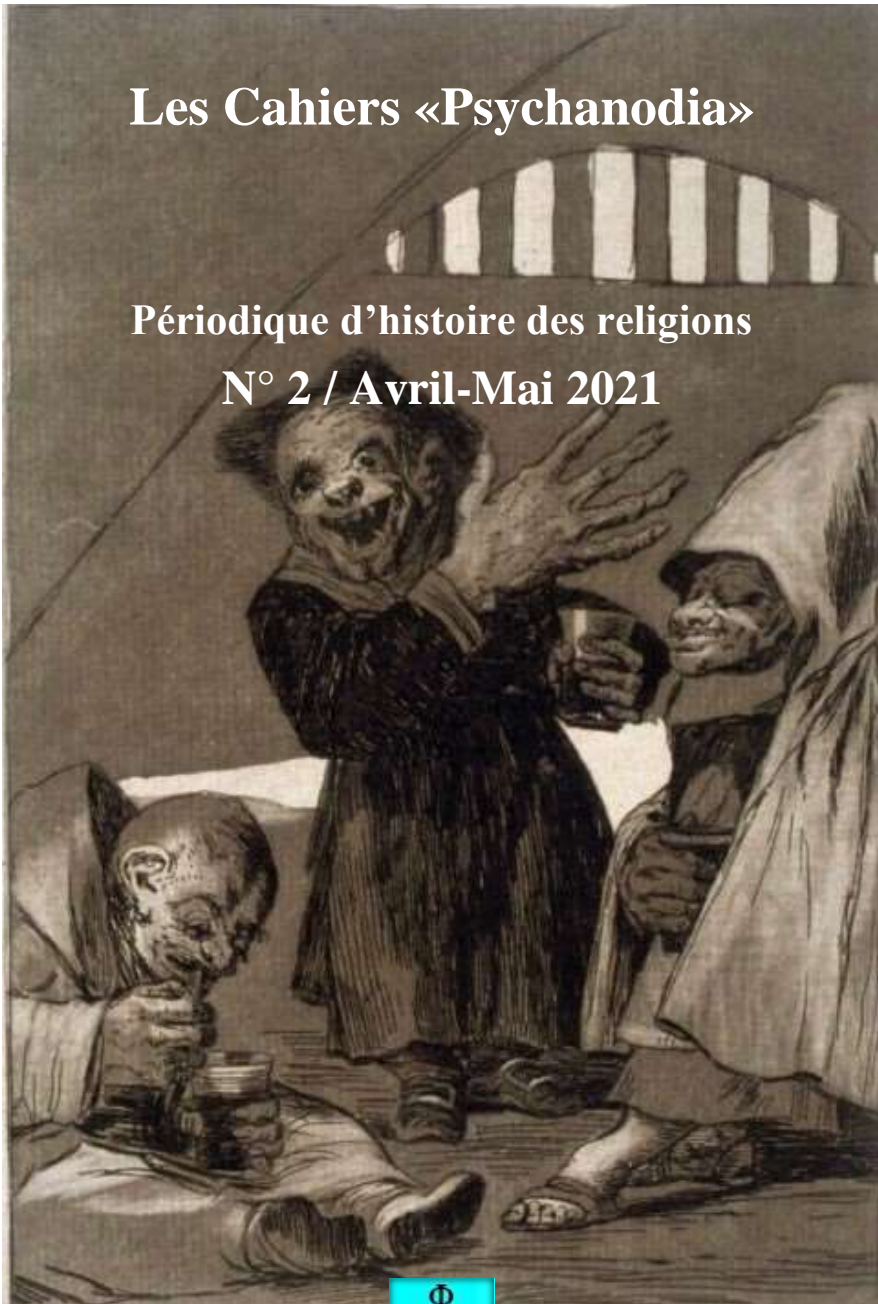


Les Cahiers «Psychanodia»

Périodique d'histoire des religions

N° 2 / Avril-Mai 2021



Les Amis de I. P. Couliano

Couverture : Francisco Goya, Capricio n° 49, Duendecitos
(Hobgoblins), 1799.

Les Cahiers «Psychanodia»

N° 2 / Avril-Mai 2021

Ara Alexandre Shishmanian

Trois crimes d'état.

**Les assassinats de Mihai Eminescu,
Nicolae Labiş et Marin Preda.**

**Résumé en français
par Dana Shishmanian**

II. NICOLAE LABIŞ

Les Amis de I. P. Couliano

PHOS Online

2021

TROIS CRIMES D'ÉTAT : NICOLAE LABIȘ

Nicolae Labiș (1935-1956)

(¹)

(résumé)

Si la mort d'Eminescu semble encore enveloppée de mystère, tant les scénarios « médicaux » fluctuent et les circonstances réelles restent encore mal documentées (sinon sciemment occultées), celle de Nicolae Labiș, à l'instar de celle de Zbigniew Cybulski, paraît d'une clarté indiscutable. En effet, il est avéré qu'il s'est fait tuer par un tramway, comme dans le cas du grand acteur polonais. Mais, s'agit-il d'un faux mouvement, alors qu'il aurait tenté d'attraper le tram en marche, ce qui l'aurait projeté sous les rails ? Sûrement pas... Son corps n'a pas été mutilé et le poète a survécu une bonne dizaine de jours à l'hôpital, paralysé, avant de succomber par suite de la fracturation de sa colonne vertébrale. Il a pu, entre temps, parler avec des amis et leur raconter ce qui s'était réellement passé.

Le scénario d'une mise en scène bien orchestrée, vouée à couvrir un assassinat politique commandité au sommet, apparaît ainsi de plus en plus nettement, à la lumière de quelques témoignages clés, qui ont petit à petit fait surface, des années voire des décennies après. Ils proviennent de personnes proches du poète qui ont pu l'accompagner pendant ses derniers jours, et transmettre son propre récit, tout en étant par ailleurs bien au fait de ses prises de position dérangeantes, ainsi que de sa mise sous surveillance permanente par la police politique du régime (la Securitate).

Ces révélations viennent contredire la thèse officielle de « l'accident » dû à « l'état d'ébriété » de la victime, et convergent vers la brutale vérité d'un meurtre : le poète a sciemment été poussé par quelqu'un entre les wagons du tram au moment du démarrage, et la voiture derrière est venue lui heurter violemment le dos, en lui fissurant la colonne. L'homme qui l'a poussé était l'un des agents qui le surveillait depuis plusieurs années.

¹ Quelques infos pour le lecteur français : Nicolae Labiș, né le 2 décembre 1935 dans le village Mălini près de Suceava (Moldavie du Nord), est décédé à l'Hôpital des urgences de Bucarest le 22 décembre 1956, trois mois seulement après la parution de son unique volume anthume (*Primele iubiri* / Les premières amours), alors qu'un nouveau volume, déposé chez l'éditeur, tardait de recevoir le feu vert de la censure (*Lupta cu inerția* / La lutte avec l'inertie) et allait finalement paraître posthume en 1958. Il a fait des études à l'école de littérature « Mihai Eminescu » et a été rédacteur à la revue *Contemporanul*. Sa carrière fulgurante et sa mort tragique ont marqué profondément toute la poésie roumaine d'après-guerre.

Les préliminaires du crime

Le principal témoignage dans ce sens est celui de l'écrivaine **Stela Covaci**, née Pogorilovschi (1935-2015)². Devenue en 1962 l'épouse du poète et traducteur Aurel Covaci, elle a gardé pendant des décennies un silence imposé au sujet du « traumatisant secret » de la mort du poète. Son long article-témoignage : *Moartea lui Nicolae Labiș. Noptile de coșmar ale poetului ucis (La mort de Nicolae Labiș. Les nuits de cauchemar du poète assassiné)* paraît dans la revue en ligne [Certitudinea](#) du 9 décembre 2009, comme pour commémorer l'« accident » criminel survenu 53 ans auparavant, dans la nuit du 9/10 décembre 1956³.

Ces mémoires tardifs sont bouleversants avant tout par ce qu'ils attestent du tragique destin brisé de toute une génération, à une époque de répression et de terreur. C'était encore, en Roumanie communiste, le temps d'une dictature de type stalinien des plus dures, personne dans le pays n'avait entendu parler d'une quelconque soi-disant « déstalinisation » (un « dégel » allait avoir lieu bien plus tard, pour la période 1964-1971) ; de toute manière, le « rapport Khrouchtchev » de mars 1956, d'ailleurs tenu secret, n'a en rien empêché l'écrasement de l'insurrection hongroise en octobre-novembre de la même année par l'armée soviétique. La jeunesse roumaine, en particulier parmi les écrivains, s'est alors exposée à une lourde répression, par suite de manifestations publiques, ou seulement privées, de sympathie avec les voisins hongrois, et de critiques anti-communistes et antisoviétiques. Nicolae Labiș, le poète de 21 ans, fer de lance des jeunes écrivains roumains, était devenu l'un de ces contestataires-là. Et le réduire au silence devenait un impératif de « maintien de l'ordre » dans un pays où la jeunesse frémissait, sous l'effet de l'onde de choc propagée par la rébellion hongroise... Citons :

« Nicolae Labiș a été l'initiateur du Mouvement de Résistance anti-communiste en milieu étudiant en Roumanie. C'est ce qui a causé sa mort. Dans la nuit du 9 à 10 décembre 1956, il a été heurté par un tramway – conformément à la version officielle. En réalité ce fut un attentat, organisé par la Securitate et exécuté sur ordre. Le poète a survécu jusqu'au 21 décembre, à l'Hôpital des Urgences, boulevard Ion Mincu, Bucarest. Perfidement et cyniquement construit et exécuté

² Sur sa personnalité et les persécutions qu'elle a affrontées, voir [Mălina Anițoaei, crainou.ro](#) (27-02-2018), et [Florentina Tonița, stiri.botosani.ro](#) (22-10-2018).

³ Ce texte paraît aussi en brochure (éd. Tracus Arte, Bucarest 2011). Une première version, "Nicolae Labiș : 1956, anul ocultat" (Nicolae Labiș : 1956, l'année occultée), était incluse dans le volume cosigné avec le poète Cezar Ivănescu, *Timpul asasinilor. Documente și mărturii despre viața, moartea și transfigurarea lui Nicolae Labiș* (Le temps des assassins. Documents et témoignages sur la vie, la mort et la transfiguration de Nicolae Labiș), ed. Libra 1997 (pp. 231-314).

TROIS CRIMES D'ÉTAT : NICOLAE LABIȘ

sur des ordres non écrits, ce crime ne permet toujours pas, après plus de 50 ans, une investigation complète. Les documents ont été détruits ou, microfilmés, déposés à durée indéterminée dans des coffres qui cachent les sales secrets "d'intérêt national".

Je suis parmi les quelques témoins encore en vie, collègue de groupe et amie, ayant partagé les tourments du poète pendant sa dernière année d'existence – le tumultueux et sanglant 1956, quand pour un bref instant seulement, nous avons vécu l'illusion de la liberté. Ce bonheur vécu ensemble m'a transformée en témoin incommode et "nocif". En réalité, j'étais très loin d'avoir son charisme et sa force combative. J'ai été pourtant choisie comme exemple, arrêtée et condamnée, pour avoir organisé des "séances conspiratives", "contre-révolutionnaires" – auxquelles a participé aussi le poète Nicolae Labiș. Le même sort a eu également notre ami commun Aurel Covaci, qui hébergeait le poète sans domicile et sans argent.

La campagne de terrorisation par chantage, torture, condamnations sans droit d'appel, privation de droits civils, a été à tel point aberrante que nous avons été abasourdis, réduits au silence, pour certains, à jamais. »⁴

Le conflit du jeune poète avec le pouvoir datait en fait depuis quelques années déjà. Son « réveil » du « sommeil dogmatique » de la propagande communiste s'était produit dès son entrée à l'École de Littérature en 1952⁵, étant l'œuvre de sa propre conscience critique. Voici ce qu'il déclare à ce sujet dans une interview donnée à la radio en 1956, l'année de sa mort (citation *apud* Stela Covaci) :

« Pendant cette étape de clarification je me suis autoformé par le combat. Le dogmatisme, la bureaucratie, voilà des harpies qui sévissaient avec virulence à cette époque, dans le domaine encore fragile de notre jeune littérature... mais je ne me suis pas incliné, comme, hélas, l'ont fait certains collègues, devant l'ignominie ».

S'étant forgé un esprit de résistance face à la pression du système – ce qu'illustre bien le titre de son deuxième recueil, *Le combat avec l'inertie*,

⁴ Stela Covaci avait écrit un livre sur ce mouvement contestataire des étudiants qui leur a valu des années de prison et des décennies de persécution, elle-même ainsi qu'Aurel Covaci ayant été inclus au « lot Labiș » : *Persecuția / La persécution* (Editura Vremea, 2006).

⁵ Créée sur le modèle de l'Institut de Littérature « Maxim Gorki » de Moscou, l'École de Littérature et critique littéraire « Mihai Eminescu » était censée créer les nouveaux « écrivains socialistes » ; elle a fonctionné de 1950 à 1955 quand elle a été fondue dans la Faculté de Philologie de Bucarest, signe que le régime y avait vu finalement une pépinière d'opposants.

dont la censure a repoussé la parution même après sa mort – le jeune poète était devenu l’objet de critiques, surveillance, persécutions et interdictions.

« Le Directeur de l'École de Littérature⁶ considérait Labiș un "égaré" aux idées "dangereuses", et a créé autour de lui un réseau d'informateurs parmi ses collègues, qui, par peur, par lâcheté ou par désir de parvenir, devaient écrire et déposer régulièrement des notes informatives sur ses lectures non autorisées, les idées qu'il exprimait, et tout ce qui paraissait "suspect" chez ce jeune collègue à l'air d'un enfant facétieux et généreux. Se succèdent ainsi les sanctions, les tentatives d'exclusion de l'École et de l'UTM (Union de la Jeunesse Ouvrière), la consignation à domicile, les perquisitions dans sa chambre au foyer étudiantin, la confiscation des livres interdits. S'ensuivit l'interdiction de ses textes et de sa participation au Festival Mondial de la Jeunesse, organisé à Bucarest en 1953. »

Les choses vont en s’aggravant. Ainsi, au premier Congrès des écrivains de juin 1956, le poète rebelle au « réalisme socialiste » est accusé de « *snobisme, évasionnisme, influences de l'idéologie bourgeoise, infiltrations libéralistes, faible préparation idéologique, manque de contact avec la réalité, confusions au sujet du rapport entre **liberté** [de l'écrivain, n.n.] et **commandement** [donné par le parti..., n.n.]* »⁷.

Labiș savait qu’il figurait sur la « liste noire » des jeunes écrivains surveillés par la police politique. À l’automne 1956, dans le contexte des événements de Hongrie, et alors qu’il était interdit de publication, il reçoit des menaces directes :

« L'atmosphère de suspicion, les intrigues, les obstacles mis sous différents prétextes à la parution du volume attendu, ainsi que des poèmes envoyés aux revues, le manque d'argent, l'isolent – mais ce qui l'effraie le plus ce sont les menaces de la part de la Securitate. »

Le 6 décembre 1956, quelques jours après l’anniversaire de ses 21 ans, le poète confesse à son ami Imre Portik qu’il craint pour sa vie, ayant, à plusieurs reprises, chanté en public l’Hymne royal, et récité des poésies interdites⁸. Il projette de quitter en cachette la capitale : « *Je dois*

⁶ Mihai Novicov (1914-1992).

⁷ D’ailleurs son volume de début paru en octobre 1956 (*Primele iubiri* / Les premières amours) est virulemment critiqué dans la presse orchestrée par le parti, le poète étant rabaissé au rang de « versificateur » qui finirait en « autopastiche » (*apud* Imre Portik, *Hora morții. Consemnări despre prietenul meu Nicolae Labiș* / La danse de la mort. Consignations sur mon ami Nicolae Labiș, Editura Oscar Print, București 2005).

⁸ Ainsi, lors d’une rencontre entre jeunes écrivains dans un café au centre de Bucarest, en novembre 1956, où l’on discute vivement de l’écrasement de la

TROIS CRIMES D'ÉTAT : NICOLAE LABIȘ

disparaître de leurs yeux pour un temps. Je veux disparaître de Bucarest, sans laisser de trace. » Il aurait susurré à Mioara Cremene, le soir même du 9 décembre : « *Euh, Miorette, tu n'as pas idée ! T'imagines même pas ce qu'on me prépare !* »⁹.

Il n'a plus le temps de se mettre à l'abri. Paralysé sur son lit d'hôpital, le poète révèle à ses proches qu'il a été victime d'un acte criminel prémédité :

« La famille du poète a su la vérité depuis le début. Écrasé sur son lit de l'Hôpital des Urgences, il a révélé à son père et à quelques amis qu'il avait été poussé entre les wagons du tramway et qu'il connaissait l'exécutant. Le 10 décembre à l'aube, en parlant à Aurel Covaci, appelé à son chevet sur sa demande (...), il a déclaré qu'indubitablement, l'impitoyable "Oiseau au bec de rubis" s'est vengé de sa désobéissance et l'a brisé. »

Le titre du fameux dernier poème *Pasărea cu clonț de rubin* (L'Oiseau au bec de rubis), dicté depuis son lit de mort, s'éclaire donc, de l'aveu même du poète fait à l'ami Aurel Covaci, d'un sens bien précis, indiquant la cible assassine : le pouvoir politique et son bras armé, la Securitate.

Un « accident » bien orchestré

Stela Covaci relate ensuite les circonstances détaillées de l'assassinat maquillé en accident dans la nuit du 9/10 décembre, d'après ses propres souvenirs et les confessions faites par le poète lui-même à ses amis proches, **Aurel Covaci** (1932-1993) et **Imre Portik** (†1992)¹⁰.

Il en résulte ainsi que le poète, qui n'avait pas d'argent, avait été entraîné tard dans la nuit par une femme, Maria Polevoi (balletteuse à l'ensemble du Ministère des Affaires Intérieures, forum de tutelle de la Securitate) et deux « surveillants », dont un que Labiș connaissait de longue date, car en

révolte hongroise par les chars soviétiques, il récite à haute voix *Doina* de Mihai Eminescu, interdite à l'époque, défi assumé qui suffisait à le mettre en danger d'emprisonnement (témoignage de Stela Covaci, dans *Timpul asasinilor / Le temps des assassins*, p. 276 ; au sujet de cette fameuse poésie d'Eminescu, qui a beaucoup coûté à l'auteur lui-même, voir notre résumé précédent, [I: MIHAI EMINESCU](#), en annexe à ce même numéro 2 des *Cahiers « Psychanodia »*).

⁹ Ces propos – rapportés par l'écrivaine Mioara Cremene (traductrice de Kleist en roumain) dans une interview de 2000 avec la journaliste et écrivaine Mariana Sipoș (*apud* Stela Covaci, article cité) – font référence, par un jeu de mot tragique, à la fameuse balade roumaine *Mioritza* (diminutif de Mioara, nom propre et nom commun), où le pâtre est averti par sa brebis miraculeuse des intentions meurtrières de ses compagnons, qui ont projeté de l'occire au couchant du soleil.

¹⁰ Pour celui-ci, l'auteure fait référence au livre *Hora morții*, paru posthume en 2005 (mentionné n. 5).

1953 il avait assuré au jeune poète que jamais il ne recevrait le prix littéraire national : il s'agit de Iosif, alias Isac, alias Grişa Schwartzman (pianiste accompagnateur...). Personnages qui agissaient, sous couverture « artistique », comme informateurs de la Securitate, sinon comme agents.

Attiré par la proposition de la ballerine de l'abriter pour la nuit, Labiş et Maria Polevoi se dirigent séparément, bien après minuit, vers le terminus du tramway 13, en plein centre de Bucarest (face à l'hôpital Colţea), les deux « suiveurs » à leurs trousseaux. Alors que le tram se prépare à démarrer et que Labiş n'est pas encore monté, la ballerine non plus, le poète est brutalement poussé entre les deux wagons par l'un des deux autres qui faisaient semblant d'attendre le tram, manifestement, par Grişa Schwartzman, qui se tenait tout juste derrière lui. Le tram démarre, le pousseur crie qu'il y a un homme soûl tombé, Maria arrête le conducteur, la victime est retirée d'entre les wagons et traînée sur ses pieds à l'hôpital Colţea, tout près, où on lui refuse l'admission et on l'envoie (en taxi !) à l'Hôpital des Urgences. Là-bas il sera constaté qu'il avait la colonne vertébrale fracturée et la moelle épinière sectionnée, sans doute par suite du choc provoqué par le wagon derrière. La mort n'est qu'une question de jours : elle est survenue le 22 décembre 1956.

Imre Portik, l'ami qui l'attendait à Covasna, où ils avaient convenu ensemble d'établir la « retraite » du poète, inquiet de ne pas le voir arriver, revient à Bucarest deux jours plus tard, et prend le témoignage de Labiş¹¹ :

« - Comment ce malheur t'est-il arrivé ? Étais-tu soûl ?

- Non, je n'étais pas soûl. Il est vrai que j'ai bu l'après-midi et le soir, mais je n'étais même pas un peu grisé, répondit Labiş.

- Alors comment as-tu pu tomber sous le tram, en étant éveillé ?

- Je ne suis pas tombé, j'ai été poussé par derrière par quelqu'un.

- Par qui, tu le connais ?

- Je ne sais pas qui c'était. Je n'ai pas eu le temps de regarder derrière moi pour voir qui m'avait poussé, parce que le coup m'a projeté, les bras en l'air, sur l'attelage entre les wagons. J'ai pu m'agripper d'une main à l'un des tampons, mais petit à petit je glissais vers le bas, et mes pieds se retrouvaient toujours plus en dessous du wagon-remorque. J'avais la tête dans l'air, le visage vers le bas et je voyais sauter des rails des étincelles jaunes et vertes. Tandis que j'étais traîné ainsi, j'ai senti quelques coups puissants du wagon derrière dans mon dos. »

¹¹ Reproduit d'après l'article de Stela Covaci, qui cite le livre de Portik (note 5).

TROIS CRIMES D'ÉTAT : NICOLAE LABIȘ

De son côté, Mihai Stoian, qui a recueilli lui aussi le témoignage de Labiș à l'hôpital, relate d'une manière plus spectaculaire le récit du poète¹² :

« Quelqu'un l'aurait poussé et, en dernier recours, il s'est agrippé au tampon intermédiaire d'entre les wagons. "Je tenais les yeux grands ouverts et je voyais comme, de ma tête heurtée contre le pavé, il sortait des étincelles". ».

Quant à Maria Polevoi, le récit qu'elle a donné à Imre Portik le 11 décembre, le surlendemain de l'événement, est un témoignage sans appel. En effet, elle avoue avoir vu de ses yeux le geste criminel :

« J'avais de nombreuses raisons de ne pas me faire voir avec lui par quiconque. Quand le premier tram 13 est arrivé, je l'ai poursuivi du regard, dans l'intention de ne pas monter s'il monte lui-même. J'ai vu clairement comme l'a poussé celui qui se trouvait derrière lui, tout en continuant son chemin, alors que le poète disparaissait... Il [celui qui a poussé le poète vers le tram, n.n.] se tenait un peu à l'écart, les mains dans les poches, et parlait salement de Labiș. »

Elle a toujours refusé de nommer l'assassin, mais on sait par ailleurs que l'autre « témoin oculaire » qui, comme elle, allait déposer « officiellement » (PV du 25 décembre) en faveur de l'« accident », était Iosif Schwartzman, qui avait suivi Labiș et Maria Polevoi dans la station de tram. Celle-ci a sans doute été terrorisée par des menaces et s'est tue pendant des décennies, tout en couvant une culpabilité qui allait l'achever :

« Au cours de la nuit de 10 à 11 décembre [1956], Mary a reçu plusieurs coups de fil avec des menaces de mort. Ultérieurement, elle a laissé comprendre qu'elle aurait reconnu la voix de Grișa Schwartzman. Jusqu'en 1978, cet être a vécu sous la terreur de détenir le secret du crime. Elle s'est suicidée lorsque quelqu'un s'est souvenu d'elle et a essayé de la faire avouer la vérité. »

Sont balayés ainsi les scénarios mis en circulation et véhiculés des décennies durant par la machine de dénigrement et désinformation de la police politique, tentant d'accréditer, à coup de rumeurs relayées par les officiels du régime et la cour des suivants, le portrait d'un jeune alcoolique à la morale douteuse... qui serait mort « sous l'influence de l'alcool », comme l'a déclaré lors de l'enquête officielle le conducteur du tram – ce

¹² La source serait (cf. Wikipedia) un article publié dans la revue *Luceafărul* du 3 août 2014, mais ce témoignage – que nous reproduisons ici d'après l'article-compilation de Dănuț Zuzeac: "Misterele morții lui Nicolae Labiș: accident sau complot al Securității?" (Les mystères de la mort de Nicolae Labiș : accident ou complot de la Securitate ?), en ligne dans Adevărul (La Vérité), 23 mars 2015 – figure déjà dans le volume composé par Gheorghe Tomozei, *Moartea unui poet* (La mort d'un poète), éd. Cartea Românească, București 1972 (p. 281).

qui devait devenir la thèse officielle, répercutée et perpétuée pendant un demi-siècle dans le milieu littéraire et l'opinion publique¹³.

D'ailleurs, même le gardien de l'Hôpital des Urgences savait la vérité, puisque selon le témoignage d'Imre Portik, il lui aurait murmuré, en l'accueillant : « *On dit qu'il était soûl, mais il a été jeté sous le tram* ».

Il convient d'évoquer aussi deux témoignages indirects relatés par le poète **Cezar Ivănescu** (1941-2008), dont les propos nous ont été accessibles via les extraits d'un entretien accordé peu de temps avant la parution en 1997 de son livre cosigné avec Stela Covaci, *Timpul asasinilor* (Le temps des assassins) ; l'entretien, mené par le journaliste Viorel Ilișoi, a été publié après la mort du poète (en ligne dans [Journalul, 30 Nov. 2009](#) et, plus complet, sur le blog [Euchronia de mars 2010](#)).

En effet, Cezar Ivănescu déclare que sa conviction concernant l'assassinat de Labiș s'est forgée grâce aux confessions faites tardivement, lors d'une visite à Bucarest au milieu des années 90, par l'écrivaine **Mioara Cremene** (1923-2014), exilée à Paris depuis 1969 ; celle-ci a raconté aux époux Ivănescu ses souvenirs du récit de Labiș, récit qu'elle avait à son tour recueilli, en le visitant à l'hôpital avant sa mort.

Ainsi, la relation du faux « accident » diffère légèrement de celle rapportée par Imre Portik, néanmoins, l'exécutant est clairement identifié comme étant un agent de la Securitate qui poursuivait le poète :

« ...et là, dans la station, le "sécuriste" qui le poursuivait est monté dans la remorque du tram dans laquelle se préparait à monter le poète. Labiș avait un peu bu, pas beaucoup, il a d'ailleurs été prouvé qu'il n'a pas trop bu ce soir-là, et comme il était un peu hésitant, le "sécuriste" a eu l'impression qu'il n'allait finalement pas monter dans le tram et, de peur de le manquer et pour le garder sous surveillance (...), il a sauté par la porte de devant et, dans son élan, a heurté Labiș et l'a projeté sous le tram. »

Le fait révélateur à propos de l'exécutant du crime est qu'il aurait lui-même fait signer à Labiș une « décharge » renonçant juridiquement à toute revendication à l'encontre du ou des responsables de l'« accident » :

« Il a avoué à Mioara Cremene que ce sécuriste-là, qui était fonctionnaire du l'État communiste de l'époque, est venu à Labiș à l'hôpital avec un papier écrit par lui par avance par lequel lui, Labiș, déclarait qu'il n'avait aucune prétention matérielle (...) Et il a signé ! Il a signé la décharge de cet animal ! Comme quoi, il n'a pas voulu le tuer, il l'a seulement heurté tel un bœuf et l'a enfoncé sous le tram. »

¹³ Notamment par Gheorghe Tomozei, par le biais du volume cité ci-dessus, n. 11.

TROIS CRIMES D'ÉTAT : NICOLAE LABIȘ

Ce fait pulvérise la thèse de l'« accident », constituant pratiquement un aveu de culpabilité du demandeur de cette « décharge » (sans doute, Grișa Schwartzman), « décharge » arrachée à la victime. En effet, ce document *juridique* – qui doit exister sans doute quelque part dans les archives cachées de la Securitate – prouve par lui-même qu'il s'agissait, tout simplement, d'un assassinat. Par ailleurs, si le poète a consenti à cette signature, il faut croire qu'il a été menacé, et que ces menaces concernaient expressément sa famille (car son sort à lui était déjà scellé à mort, et il le savait) : ce qui peut expliquer le silence de sa sœur, Margareta, pendant les décennies suivantes.

L'exécutant, lui, allait vite être récompensé : Isac-Grișa Schwartzman recevait, peu après l'enterrement de Labiș, l'approbation de départ définitif de Roumanie (c'était la période où l'émigration pour Israël n'était pas autorisée... l'informateur-agent a dû donc la monnayer contre services !).

Quant aux commanditaires, Cezar Ivănescu nomme « le soviétique Pantiușa, alias [Gheorghe] Pintilie, le commandant à l'époque de la Securitate »¹⁴, bras droit occulte du leader stalinien Gheorghe Gheorghiu-Dej, le mentor politique du futur « conducator » Nicolae Ceaușescu – qui était à l'époque, en tant que secrétaire du PCR, le responsable politique de la Securitate, ainsi que des questions de la jeunesse, étant justement en train de s'illustrer en organisant la répression des mouvements de la jeunesse roumaine en écho à l'insurrection de Budapest¹⁵.

La téléologie du crime

Une question surgit naturellement : sont-ils, de tels assassinats, des crimes d'État ? Sans doute, dans la mesure où ils sont commandités par des hommes de pouvoir, qui incarnent à eux seuls l'autorité de l'État (à quelque époque que ce soit). Mais, reposent-ils, ces crimes, sur une raison d'État ? Nullement ! Ni Eminescu dans son temps, ni, encore moins, le très jeune Nicolae Labiș – ou, comme nous l'avons vu déjà, l'historien des religions I. P. Couliano¹⁶, ou encore, comme nous le verrons dans la

¹⁴ De son vrai nom Timofteï Bodnarenko (cf. Wikipedia).

¹⁵ Le rôle joué dans ce sens par un Commandement ad-hoc de hauts fonctionnaires du parti et de l'État, avec comme responsable politique Nicolae Ceaușescu, est évoqué par Imre Portik (livre suscité n. 5). Un article paru dans la revue *Historia* détaille et éclaire ces faits ([Ilarion Tiu, "Nicolae Ceaușescu și Revoluția de la Budapesta"](#) / Nicolae Ceaușescu et la révolution de Budapest, février 2012).

¹⁶ Voir Ara Alexandre Shishmanian, "[Les sept transgressions de Ioan Petru Culianu. Fractals, destin et herméneutique religieuse](#)", au numéro 1 des [Cahiers « Psychanodia »](#) (pp. 9-130).

troisième partie de ce livre, l'écrivain Marin Preda – n'ont jamais constitué une menace pour les formes étatiques de leur époque et, quoi qu'on ait pu imaginer après coup à leur sujet, ou même mettre à leur charge de leur vivant, n'ont fomenté quelque « complot » que ce soit contre l'État... autrement que, peut-être, dans leurs rêveries poétiques !

Alors ? Si aucune motivation « raisonnable » (mais le mot est incongru dans ce contexte !) ne peut être invoquée, qu'est-ce qui a pu déterminer la mise à exécution de tels abjects assassinats ? Quelque chose de bien plus simple et plus brutal, qu'on devrait nommer *la vanité d'État* : celle des individus mis par le hasard au sommet du pouvoir. Une vanité de l'abus – car il ne peut s'agir de véritable pouvoir – qui ne se sent légitimée que par le crime. Autrement dit, l'incapacité, le servilisme, la stupidité, se retrouvant en position de tout pouvoir faire, ne savent, ne peuvent rien faire d'autre que tuer, pour s'autolégitimer comme détenant « le pouvoir » : au lieu du libre arbitre, le libre arbitraire !

Car, quel a été le sens de l'assassinat de Nicolae Labiş ? Alors qu'il est déjà évident que l'assassinat ne peut avoir de sens ! Aucun des assassinats susmentionnés n'a eu de sens, d'ailleurs. Tout simplement, les assassins ou, mieux dit, les commanditaires des crimes – très probablement, Gheorghiu-Dej, un assassin expérimenté, dans le cas de Labiş – ont cédé au possibilisme dément du pouvoir et à cette euphorie de l'impunité qui hante les potentats et les dictateurs. Plus encore : ils ont cédé à cette haine à l'encontre des génies et des héros, haine propre aux avortons politiques, aux médiocres sculptés dans leur propre banalité de formes sans fonds, aux imbéciles pétrifiés par leur propre idiotie réifiante.

Sans doute, l'on peut parler, a posteriori, d'un objectif d'intimidation et d'avertissement. Stela Covaci disait, en citant Imre Portik :

« "Labiş a été choisi pour exemplifier les conséquences possibles de la désobéissance", déclare en toute responsabilité le journaliste et ami proche jusqu'à la mort, Portik Imre, dans ses mémoires posthumes, parus seulement en 2005. »

Elle a commenté dans ce sens l'action des facteurs culturels et politiques comme le président de l'Union des écrivains (Mihai Beniuc, à l'époque), et plus tard, le « conducator » Nicolae Ceauşescu :

« Mihai Beniuc a eu une lourde tâche. Il a dû éloigner les jeunes, écrivains ou étudiants, qui se massaient dans les couloirs de l'Hôpital des Urgences. Il ne perdait aucune occasion pour les réprimander et leur donner comme exemple Labiş. Il les avertissait sur les conséquences de la désobéissance par rapport aux commandements du parti. La même chose l'a déclarée aussi Nicolae Ceauşescu dans les années 70, quand, en s'adressant à une délégation de jeunes

TROIS CRIMES D'ÉTAT : NICOLAE LABIȘ

écrivains, il leur a conseillé de ne pas commettre des faits insensés s'ils ne veulent pas partager le sort du poète Labiș. »

L'écho de l'avertissement était donc censé se prolonger des décennies durant, puisque vingt ans après, il servait encore, au chef de l'État, l'ancien secrétaire du PCR et responsable politique de la Securitate dans les années 50, d'argument pour mater dans l'œuf toute velléité de révolte.

Mais, qui s'est jamais senti « averti » par un crime ? Les lâches n'avaient pas besoin de tels avertissements, parce que le lâche l'est quoi qu'il en soit. Les opportunistes – eux-mêmes, de véritables professionnels de la complicité de système – avaient encore moins besoin, pour continuer de collaborer, d'être « avertis » des risques d'une révolte ! Alors ? Les consciences normales, même pas héroïques, se sentent plutôt provoquées par de tels « avertissements », visiblement contre-productifs, qui se retournent systématiquement contre les systèmes qui les produisent.

Certes, on peut aussi déchiffrer, dans l'assassinat de Nicolae Labiș, comme dans celui de I. P. Couliano, des exemples typiques d'une « culture de la terreur », pratiquée par le communisme et le nazisme, mais propre en fait, sinon indispensable, à toute dynamique totalitaire, quels que soient ses éventuels camouflages « démocratiques ». Il faut seulement rappeler que plus la terreur s'intensifie, plus la fragilité du pouvoir se fait jour, menant finalement à sa perte. Ainsi, l'assassinat de Labiș en décembre 1956 fait partie des événements qui ont marqué, la même année, le « commencement de la fin » du système communiste, tandis que dans le cas de Couliano, assassiné à Chicago en mai 1991 par le « bras long » de l'ancienne Securitate, fraîchement passée sous les ordres du néo-communiste Ion Iliescu, il s'agit de l'ultime exhalation d'un système décédé qui tâchait désespérément de se survivre, dernier souffle d'un cadavre en putréfaction.

Aucun assassinat de ce genre ne répond à un quelconque projet politique (le terrorisme totalitaire en est d'ailleurs absolument incapable), mais exclusivement à un instinct antihumain, on pourrait dire aussi anti-spirituel, si l'on voulait donner à la question une dimension métaphysique. Car le but instinctif – *the basic instinct* – du totalitarisme, quel qu'il soit, est un seul, à savoir l'**extermination**. L'extermination *physique* d'un peuple, d'une catégorie ethnique, sociale ou religieuse, de monuments éventuellement, représentant une culture, mais aussi l'extermination *morale*, des valeurs et des principes, de la mémoire du passé, de l'histoire par la réécriture, du présent vécu, par l'idéologisation et l'endoctrinement. Et pourquoi ne pas le dire : le but des systèmes totalitaires ou crypto-totalitaires (modèle vers lequel tend hélas la majorité des pouvoirs en place de nos jours) est **d'exterminer l'humain de l'humanité**.

Terroriser par le crime, même sans aucune utilité politique : voilà le besoin profond – car nous nous trouvons face à une téléologie de l'inconscient, sans équivalent dans le plan de la conscience – de ces psychopathes au

pouvoir, ou en quête du pouvoir, quand ils se placent en « opposition ». Leur arme principale n'est d'ailleurs pas le crime en tant que tel, mais le sentiment effrayant qu'il engendre dans les populations soumises à ses effets, à savoir, l'incapacité, l'impossibilité de comprendre, l'horreur devant l'absurde du crime, qui heurte et nie votre humanité pensante.

C'est de cela que se nourrissent avec délices les damnés du totalitarisme, c'est à cela qu'ils souhaiteraient réduire, eux, les démons d'un enfer laïque, l'humanité tout entière.

Post-scriptum tragique

On ne peut se séparer, pour l'instant, de Nicolae Labiş sans contempler avec stupeur son visage d'enfant sacrifié, tel que nous le montre la photographie mortuaire, reproduite ici d'après l'article suscité de Stela Covaci, dont il convient de citer, justement, ce commentaire :



« Je l'ai revu sur son catafalque dans le hall de la Maison des écrivains, vêtu du costume qu'il s'était acheté un mois auparavant avec l'argent reçu pour le volume Primele iubiri (Les premières amours), enfoncé dans l'écume du voile mortuaire comme une mariée. Sa main fine m'a semblé un moment retenir la mienne. J'ai été effrayée, car son visage avait changé. Il avait la face du Pendu du Tarot (...).

D'après Eliphas Levi (XIXe s.) : « Le Pendu est un symbole de Prométhée, les pieds au ciel et la tête touchant terre, adepte libre et mené au sacrifice qui dévoile aux hommes le secret des dieux et qui

TROIS CRIMES D'ÉTAT : NICOLAE LABIȘ

pour cela est menacé de mort ». Le théologien Leonid Uspenski, dans son livre de poèmes en prose, dit du Pendu : « Voilà, celui est l'homme qui a vu la Vérité. Une souffrance nouvelle, plus grande que ne pourrait jamais provoquer toute douleur humaine ».

Oui, Satan, l'Oiseau au bec de rubis, a fait son devoir. »

Ci-dessous, nous donnons, en notre traduction, ces deux poésies de Labiș auxquelles fait référence Stela Covaci, en les citant dans son article :

- l'une, inédite jusqu'alors, dictée à Aurel Covaci dans la nuit de Saint-André, le 30 novembre (une des „nuits de cauchemar”, traversées de sombres pressentiments, que les trois amis ont passées ensemble en cette tragique fin de l'année fatidique 1956) ;

- l'autre, bien connue, mais mal comprise, la toute dernière poésie de Labiș dictée à Aurel Covaci sur son lit de mort, faisant référence à l'attentat, figuré comme « *l'Oiseau au bec de rubis* » qui venait de le frapper à mort.

Tout me fait mal

Tout me fait mal : le songe, le mot, le sommeil, la vie, le vent.

Me fait mal celui que j'aime

Riche et pauvre

Me fait mal la veste, me fait mal le linge,

Me fait mal la couche, me fait mal le lange.

Ce lange a été la première corde

Qui m'a étranglé, mais maintenant

C'est une longe au tréfonds du gouffre

Qui me pend à l'inverse vers le ciel.

L'Oiseau au bec de rubis

L'Oiseau au bec de rubis

S'est vengé, voilà, il s'est vengé.

Je ne peux plus le caresser.

Il m'a écrasé,

L'oiseau au bec de rubis.

Et demain

Les petits de l'oiseau au bec de rubis,

En picorant dans la poussière,

Vont peut-être trouver

Les traces du poète Nicolae Labiş

Qui restera un beau souvenir.



Autoportrait reproduit d'après l'article de Stela Covaci suscité.